

BIBLIOTHÈQUE NOUVELLE

2 francs le volume

ERNEST FEYDEAU

L'ART
DE PLAIRE

ÉTUDES

D'HYGIÈNE, LE GOUT ET DE TOILETTES

DÉDIÉES AUX JOLIES FEMMES

DE TOUS LES PAYS DU MONDE



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS
RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 15, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT

MDCCCLXXIII

L'ART DE PLAIRE

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

OUVRAGES

D'ERNEST FEYDEAU

Format grand in-16

ALGER. Étude (2 ^e édition).....	1 vol.
LES AMOURS TRAGIQUES (2 ^e édition)	1 —
UN COUP DE BOURSE (comédie)	1 —
UN DÉBUT A L'OPÉRA (4 ^e édition).....	1 —
MONSIEUR DE SAINT-BERTRAND (3 ^e édition).....	1 —
LE MARI DE LA DANSEUSE (3 ^e édition).....	1 —
LE SECRET DU BONHEUR (2 ^e édition).....	2 —
LE ROMAN D'UNE JEUNE MARIÉE (7 ^e édition).....	1 —
LA COMTESSE DE CHALIS (6 ^e édition).....	1 —
FANNY (Nouvelle édition, avec une préface de l'auteur)....	1 —
DANIEL (Nouvelle édition).....	2 —
SYLVIE (Nouvelle édition).....	1 —
GATHERINE D'OVERMEIRE (Nouvelle édition).....	1 —
LES QUATRE SAISONS.....	1 —
MONSIEUR DE SAINT-BERTRAND (comédie)	1 —
DU LUXE, DES FEMMES, DES MOEURS, DE LA LITTÉRATURE ET DE LA VERTU.....	1 —
LES AVENTURES DU BARON DE FÉRESTE—COMMENT SE FORMENT LES JEUNES GENS (3 ^e édition).....	1 —
LE LION DEVENU VIEUX (3 ^e édition).....	1 —
L'ALLEMAGNE EN 1871 — IMPRESSIONS DE VOYAGE (2 ^e édition)	1 —
L'ART DE PLAIRE.....	1 —

In. F. 22.444
L'ART DE PLAIRE

ÉTUDES

D'HYGIÈNE, DE GOUT ET DE TOILETTES

DÉDIÉES AUX JOLIES FEMMES
DE TOUS LES PAYS DU MONDE

PAR

ERNEST FEYDEAU



46740

PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS
RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA
LIBRAIRIE NOUVELLE

BOULEVARD DES ITALIENS, 15, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT

—
1873

Droits de reproduction et de traduction réservés

CONTROL 1953

1958

Biblioteca Centrala Universitara
"Carol I" Bucuresti
Cota.....
45593

RC 153/09

B.C.U. Bucuresti

C46740

L'ART DE PLAIRE

I

L'un des rêves les plus amoureusement caressés de ma vie littéraire fut de fonder un journal de modes. Je m'empresse de déclarer, dès à présent, que je n'avais pas la plus légère intention de faire concurrence aux petits papiers illustrés qui sont connus pour s'occuper de ces matières. Mon recueil, publié dans le format in-octavo, pa-

raissant une fois par semaine, et rédigé par moi tout seul, n'aurait été accompagné d'aucunes planches ni décoré d'aucunes réclames. Dans mon idée, il devait être conçu et exécuté, avec l'aide de Dieu, moins dans un but commercial que didactique, et sous une forme exclusivement littéraire. J'aurais tâché de le faire extrêmement intéressant, amusant même, et je crois que cela ne m'aurait pas été difficile ; on se tire généralement bien des entreprises qui nous plaisent, et je conviens avoir eu de tout temps une inclination décidée pour les moindres détails qui concernent le goût, la personne, les soins et les ajustements du beau sexe. Si je ne craignais pas d'être accusé de faire des jeux de mots dans le

genre folâtre, je dirais même ici que, pour moi, s'il existe un plaisir plus grand que celui de déshabiller les femmes, c'est incontestablement le plaisir de les habiller.

La seule cause qui m'empêcha de réaliser ce rêve charmant, fut le manque absolu de capital. On ne fonde malheureusement pas une revue sans argent. L'imprimeur, le marchand de papier, le fermier des annonces, ont rarement la patience d'attendre que les abonnés assiègent le guichet d'un journal pour y présenter leurs mémoires. Il ne suffit donc pas d'avoir une excellente idée littéraire, de la croire fructueuse, et de se sentir assez fort pour en tirer tout le parti possible; il faut trouver un bailleur de fonds. Le capital qui m'était indispen-

sable ne constituait pas une bien grosse fortune, cinquante mille francs environ ; il ne me fut pas plus facile de me le faire offrir que s'il s'était agi de plusieurs centaines de millions. A toutes mes demandes et sollicitations, les infâmes capitalistes que je compte dans le nombre de mes amis, et que la Commune a négligé de fusiller, — elle n'a rien su faire de bon, cette Commune ! — opposaient invariablement la même réponse dilatoire : « Mon idée était excellente ; on la croyait appelée au plus légitime succès ; il ne serait pas une femme digne de ce nom dans le monde entier qui ne s'empresserait de s'abonner à mon recueil, ne se croirait heureuse d'en faire sa lecture favorite. Mais la guerre... les affai-

res... la continuation du provisoire... »
bref, on n'avait pas de fonds disponibles.
Et moi, je restais là, Gros-Jean comme
devant.

Encore une fois, le motif qui m'avait conduit à faire auprès de mes amis des démarches si contraires à mes goûts et à mes habitudes, ne provenait pas du désir de faire une concurrence quelconque aux différents recueils de même nature qui existent. Je les trouve simplement nauséabonds, tous sans exception. Le moins mal rédigé d'entre eux n'est même pas lisible. Aucun d'eux ne dit rien de ce qui pourrait intéresser la plus belle et la plus intéressante partie du genre humain. En revanche, on croirait que, de temps immémorial, ils se

sont tous donné le mot pour traiter, dans la langue la plus dépourvue d'esprit et la plus vulgaire, les sujets qui ne peuvent captiver l'attention que du rebut des couturières. Il ne s'agit point, en effet, pour les femmes mondaines, intelligentes, toutes jeunes, jolies, et qui passent pour avoir du goût, les femmes de *high-life*, comme disent les Anglais, il ne s'agit point de savoir le nombre de *ruchés* ou de volants que telle faiseuse en renom a l'idée d'imposer aux robes de ses clientes. Cette question et toutes celles du même genre méritent d'être reléguées entre les annonces des maisons à louer et celles des chevaux à vendre, à la quatrième page des journaux. Il s'agit de créer un recueil dont le but avoué soit

de refaire l'éducation des femmes, de former, de développer leur goût, de leur apprendre à soigner leur précieuse personne dans tout son entier, et à la vêtir de manière à faire valoir, à mettre en belle lumière tous ses avantages. Il s'agit d'empêcher les jeunes et jolies femmes de tous les pays du monde de donner dans les travers et les ridicules de toilettes qui, depuis dix ans, ne leur ont malheureusement pas fait peu de tort dans l'esprit des hommes. C'est une chose pénible, mais qu'il n'est pas absolument inutile de dire aujourd'hui ; il est temps de prêcher aux femmes l'art de ne pas continuer à s'enlaidir. Je sais bien qu'elles le font dans le louable but de nous plaire, et cela me touche jusqu'aux larmes.

Mais, pour ma part, je préférerais les voir se respecter un peu plus elles-mêmes. Et c'est pourquoi j'avais l'idée que j'ai encore, — de les y inciter et de les y aider.

Ici, il ne faut pas que les esprits malveillants s'avisent d'objecter « qu'un homme, et, surtout un homme sérieux, lettré, grave, comme on sait que je le suis, n'a pas qualité pour donner son avis sur les matières délicates, aussi épineuses que légères, du goût, du bon ton, des ajustements féminins, de l'hygiène spéciale qui concerne nos compagnes. » Les femmes se jalourent, se détestent entre elles, cherchent constamment à se nuire. Elles ont, généralement, aussi peu d'études que d'observation. Je les crois toutes, y compris les

plus illustres, absolument incapables de prendre de haut une question, même une question de mode, de costume ; de dégager la philosophie des moindres détails de toilette, dont l'ensemble constitue la préservation de la beauté. Sans oser me permettre de les critiquer, j'affirme qu'elles ont une manière de se juger entre elles, même de s'admirer, de s'aimer, qui n'est pas la bonne, qui n'est pas celle des gens sensés. Je ne les trouve pas compétentes pour aucune des choses qui ressortissent de leur sexe. C'est l'affaire des hommes, cela. En effet, pour revenir à ce qui me concerne, c'est parce que je suis homme que j'aime les femmes. Et il faut les aimer pour les conseiller. C'est parce que je suis sérieux

que je pourrai traiter sérieusement de toute chose, même des matières qui passent à tort pour oiseuses auprès des gens superficiels. C'est, enfin, parce que je suis grave, que je pourrai me faire écouter, en parlant de chiffons, avec l'autorité et la gravité convenables. Il n'est pas du tout nécessaire d'être inepte, sans lettres, et d'écrire un français de couturière pour parler congrûment des mille jolies choses qui intéressent les femmes. J'ai la prétention de les intéresser, en leur parlant avec intelligence, autant et plus que ne le font les fabricantes de réclames, et en bon langage, en homme de goût, des choses qui leur plaisent. J'y suis plus compétent que d'autres, mon inclination y étant. Et d'ail-

leurs, oublie-t-on que, dans ces derniers temps, à partir du moment où il se fit une rénovation véritable dans le costume des femmes, ce ne furent pas des femmes, mais des hommes qui méritèrent d'attacher leurs noms à cette rénovation? Trois hommes, trois artistes, doués de cet instinct, ou de ce sentiment particulier qui est indispensable à quiconque, dans quelque genre que ce soit, se proposent la beauté pour but : MM. Worth, Aurelly, Pingat, le premier surtout, en montant, à Paris, des ateliers spécialement consacrés à l'habillement des femmes, firent plus, en quelques années, pour diriger les modes nouvelles dans le sens du goût et du confortable, que n'auraient pu le faire en un siècle les coutu-

rières les plus renommées. M. Worth est célèbre aujourd'hui dans tout l'univers et mérite de l'être. Il ne manque rien à sa réputation, car il a été charivarisé, tourné en ridicule, et envié, comme bien des novateurs, même des hommes de génie, auraient voulu l'être. Esprit inventif et, avant tout, soucieux de la grâce et de la beauté, il n'a pas permis que la mode, cette déesse toujours inconstante, parfois ridicule, continuât à s'égarer, comme elle le fait trop souvent, dans le sens de la laideur et de la difformité. Avec un mannequin placé devant lui, quelques mètres d'étoffes choisies avec le discernement le plus rare, et une pelote d'épingles, il improvise, il compose, il invente, tirant tout ce qu'il fait de son

inspiration. Je m'arrête, parce que, à l'époque affreusement et bêtement sceptique où nous avons le malheur de vivre, il est devenu radicalement impossible de faire l'éloge de personne, même d'un *couturier*, sans être immédiatement soupçonné et accusé, par des hommes purs, de se rendre coupable du crime irrémissible de réclames intéressées. Or, M. Worth n'ayant, que je sache, pas plus besoin de réclames que moi, je ne ressens la nécessité d'en faire à autrui, je me prive volontairement du plaisir de continuer à parler de lui. Le peu que j'en ai dit n'était à d'autres fins que de prouver qu'il faut indispensablement être homme pour savoir habiller les femmes. Mais, avant de pousser plus loin cette dé-

monstration, je me vois obligé de revenir un peu sur mes pas afin de mieux montrer combien était grande l'opportunité du recueil que j'avais l'idée de fonder. Que mes lectrices se rassurent. Je n'éprouve pas la moindre velléité d'emboîter le pas de mon confrère Sardou et de célébrer, après lui, *la sainte mousseline*. Je suis, avant toute chose, un homme épris de luxe, d'art, de beauté! La vulgarité me fait horreur. Je n'aime ni ce qui est simple, ni ce qui est économique, ni ce qui sent la femme de ménage, ni la mousseline, ni l'indienne, ni rien enfin des vilaines choses qui plaisent tant à nos bons amis les Prussiens. Et c'est précisément parce que je suis tel, et que je m'en vante, qu'il ne m'a pas fallu peu de

philosophie pour avaler les modes et les évolutions auxquelles s'est livrée la mode depuis tantôt vingt ans que le désir d'apprendre m'a poussé à m'occuper d'elle. Les femmes subissaient alors le despotisme sans nom de la crinoline. Elles se suspendaient autour de la taille de vilaines cages en fer qui, étant recouvertes d'étoffe, les faisaient ressembler à des sonnettes. A toutes les observations les plus respectueuses que les hommes sensés se permettaient de leur adresser, elles répondaient invariablement, et avec des airs de victimes, qu'il n'existait pas au monde de moyen de s'habiller convenablement sans crinoline, que la crinoline seule, et la cage en fer étaient capa-

bles de leur donner du charme, de la grâce, — j'allais presque dire du *chic* — et qu'il fallait que les hommes en prissent leur parti.

C'était en vain alors qu'on objectait, avec toutes sortes de circonlocutions serviles, et même en se mettant à deux genoux, par terre, c'était donc en vain, dis-je, qu'on objectait que depuis Ève, notre arrière-grand'mère, laquelle, comme on sait, ne se vêtissait que de ses blonds cheveux, avec l'adjonction d'une feuille de figuier, les femmes, jusqu'à nos jours, avaient toujours su, en tout temps et dans tous les pays du

46740

monde, même en France, se passer de crinoline, et n'en avaient pas été cependant moins charmantes. On répondait en nous traitant simplement « d'imbéciles. » Cela n'empêche pas que aujourd'hui ces mêmes femmes, si convaincues jadis, ont d'elles-mêmes, remarquez-le bien, d'elles-mêmes, relégué au grenier lesdites cages qui, subitement, n'eurent plus la chance de leur plaire, et, avec leur bon sens pratique, tombant intrépidement d'un excès dans l'autre, portent toutes des robes en forme de fourreau de parapluie, qui les font maintenant ressembler à des flûtes.

Moi, qui ne suis qu'un philosophe bien humble, j'admire tout cela. Et j'admire de

même tant d'autres changements auprès desquels les soubresauts de la politique semblent de l'eau claire. Jadis, on affectait de mettre une certaine pudeur à cacher ses cheveux, — que le diable m'emporte si je sais pourquoi! — on les tordait sur le chignon, on les massait au sommet de la tête. On les porte aujourd'hui, à la campagne et aux bains de mer, triomphalement étalés dans toute leur largeur et toute leur longueur, et, à la ville, la suprême élégance consiste à les enduire d'une superbe couleur « jaune d'œuf. » Toutes les têtes des femmes sont donc subitement devenues « jaune d'œuf. » Il y a quelques-unes de nos compagnes cependant qui préfèrent la nuance « queue de vache. » Mais celles-là

sont rares, je dois le déclarer à leur honneur.

Je n'ai pas tout dit. La plus belle moitié du genre humain, pour parler comme les classiques, aurait pu faire grâce aux hommes et s'en tenir à la peinture des cheveux. Mais, quand on s'est engagé sur une certaine voie, il n'est pas toujours facile d'en sortir. On a vu de nos jours, on voit même encore aujourd'hui, les femmes se peindre le tour des yeux, les sourcils et les lèvres ; on les voit se couvrir les joues d'une poudre blanche en tout semblable à la farine ; il y en a même quelques-unes qui promènent chaque jour un pinceau teint de carmin dans les replis de leurs oreilles et de leurs narines. On se demande avec effroi,

quand on voit de telles femmes ainsi plâtrées, quelle partie de leur personne elles entendent laisser embrasser. Leur visage est si dégoûtant qu'un homme qui se respecte, en le voyant, ne peut éprouver d'autre envie que celle de le laver.

Mais passons. Quelques sots avaient cru jusqu'ici que la Nature nous donnait des pieds pour marcher. C'était une erreur. Les femmes se sont chargées de nous le démontrer. Nous avons des pieds pour glisser, pas pour autre chose. Et la preuve, c'est que, non contentes de porter des talons pointus de cinq centimètres de hauteur, ce qui était déjà bien raisonnable, les belles consolatrices de nos peines ont eu l'idée de faire fixer ces talons, non à la place où la-

dite Nature fait aboutir le *calcaneum*, mais juste au beau milieu de la plante des pieds. Je concède volontiers qu'il n'y a rien au monde de plus laid, disons le mot, de plus ignoble qu'une paire de grands pieds tout plats ; lorsque surtout ces pieds supportent le corps d'une personne grosse, surtout enfin quand ils sont chaussés de prunelle, la chose est si horrible, tellement immonde, qu'il y a de quoi faire aboyer les chiens dans la rue. Mais ne pourra-t-on donc jamais éviter un excès que pour se précipiter dans un pire ! Entre les talons hauts et placés sous la plante des pieds, et les chaussures de prunelle ou de satin de laine absolument plates, je me prononce résolument pour les premiers.

IV

Je m'arrête pour ne pas avoir l'air de faire la critique à outrance d'un sexe dont, n'en déplaise à l'ombre de Diogène, il nous serait si difficile de nous passer. N'ayant pu parvenir, ainsi qu'on l'a vu, à fonder un recueil dont le but n'était autre que de lui donner quelques bons conseils d'hygiène, de goût et de toilette, ne poussant pas l'outréance jusqu'à me croire en droit d'attaquer ses mœurs — elles sont toujours

parfaites — ni son caractère, — il ne mérite jamais que des éloges, — ni de réformer ses travers, — chacun sait qu'il n'en a pas un, — j'essayerai de faire ici même, dans ce petit volume, et sous la forme la plus attrayante, ce que j'aurais fait dans mon journal de modes, si mon heureuse étoile et la situation de fortune des capitalistes, mes amis, m'avait permis de le créer. Et qu'on ne s'empresse pas de m'accuser de frivolité, car, d'une part, rien n'est frivole, à mon avis, de ce qui concerne les femmes, et, d'autre part, à la suite des événements que nous venons de traverser, j'estime qu'il est bon de se distraire un peu des agréments de la politique en causant de chiffons, pour n'en pas per-

dre l'habitude, pendant que les Prussiens ne sont plus là pour nous écouter.

La Bruyère, qui était certainement un écrivain de génie, quoique manquant un peu de galanterie, disait « qu'il faut juger des femmes depuis la chaussure jusqu'à la coiffure exclusivement ¹. » Je ne commettrai pas l'inconvenance de les juger, mais je les étudierai d'après ce précepte. De tous les membres que la nature nous a donnés, il n'en est pas de plus délicats, de plus élégants, de plus souples, de plus ingénieusement disposés que les pieds. Quiconque a pris la peine d'étudier la contexture véritablement merveilleuse de ces membres

1. La Bruyère, *Caractères. Des femmes.*

dans lesquels les osselets articulés, les muscles, les tendons sont harmonieusement agencés pour supporter le poids du corps et lui fournir les moyens de se mouvoir avec une élasticité pleine d'aisance, n'a pu manquer de ressentir une vive admiration pour la justesse de coup d'œil du Créateur de toute chose. Eh bien ! cela est triste à dire, mais aujourd'hui, en France, par suite de la profonde imbécilité des pédicures et de la parfaite stupidité des cordonniers, l'une des choses les plus rares, les plus difficiles à rencontrer, c'est une paire de jolis pieds de femme.

Il serait ici nécessaire de s'entendre sur le sens exact du mot « beauté. » Un préjugé vulgaire, s'appuyant sur cette obser-

vation pleine de justesse qui constate que « la constitution de la femme est plus délicate que celle de l'homme, que les fibres des corps féminins sont plus faibles et d'un tissu plus lâche que celles des hommes ; » un préjugé vulgaire, dis-je, veut absolument que la perfection féminine consiste dans la petitesse, dans le caractère mignon de certaines parties du corps. Il n'y a rien de plus absurde. On n'a qu'à consulter les gravures des journaux de modes pour avoir une idée des élégantes monstruosités enfantées par ce préjugé ; de toutes petites mains, des pieds imperceptibles, des yeux plus grands que la bouche, une ceinture de guêpe contrastant avec des épaules et des hanches d'une ampleur exagérée, telles

sont les beautés horripilantes et désastreuses que le commun des femmes envie et que la sottise publique célèbre. Les artistes, qui sont les seules personnes compétentes dans cette question, veulent à toute force que la beauté consiste dans l'harmonie de toutes les parties d'un sujet, ainsi que dans le parfait équilibre de ses proportions. Et il n'y a rien de plus juste. Il est donc de toute indispensabilité que les yeux d'une femme soient plus petits que sa bouche, que sa taille, sans être plate ni épaisse, et tout en conservant la grâce et la flexibilité qui sont ses principaux attraits, se trouve dans un juste rapport avec les autres parties de sa personne, que ses mains et ses pieds s'harmonisent régulièrement, mathématique-

ment avec ses bras et ses jambes. Tranchons le mot : une grande femme , pour être bien faite, doit avoir de grandes mains et de grands pieds. Si elle ne les a pas, tant pis pour elle ; elle est une créature manquée. La beauté de chacun de ses membres ne consiste pas dans leur dimension, mais bien dans leur forme spéciale. Une grande femme qui a les pieds petits, surtout s'ils sont bien faits, est certainement moins choquante et plus agréable à voir qu'une naine montée sur des pattes d'orang-outang. Cela n'empêche point qu'elle n'est pas parfaite. Je le répète, la beauté de la forme est tout dans cette matière. Lorsque le cou-de-pied prolonge élégamment le mouvement de la jambe par une courbe

harmonieuse, que le talon est bien arrondi, la plante du pied évidée, formant une courbe élastique, quand les chevilles sont peu saillantes et brillantes comme de petites boules d'ivoire, les orteils légèrement séparés, le pouce étant plus gros, plus long que les autres, bien arrondi dans tout son entier ; enfin, lorsque la peau est blanche, satinée, délicate, agréablement parsemée de petites veines bleues, que les ongles sont brillants, polis, suavement teintés de rose, le pied est beau, et, s'il est bien en proportion avec le reste du corps, il est parfait, on n'a que faire de le mesurer.

Les anciens : Égyptiens, Grecs, Romains, qui, tous, ne croyaient pas s'abaisser en portant une intelligence pratique dans les moindres détails de la vie intime, étant favorisés, d'ailleurs, par la douceur de leur climat, attachaient un grand prix à la conservation de la beauté de leurs filles et de leurs femmes. Dans leur pensée, les pieds féminins, par leur texture, leur délicatesse et leur usage, étant

plus exposés à s'abîmer que les autres parties du corps, devaient être particulièrement soignés et ménagés. Les femmes marchaient peu. De même que les Musulmanes aujourd'hui, retirées presque tout le jour dans l'intérieur de leur maison, où les distractions et les divertissements ne leur manquaient pas, elles trouvaient partout des nattes fines et propres ou des tapis soyeux pour les fouler de leurs pieds nus. L'étude des monuments de l'antiquité démontre surabondamment que les chaussures des femmes des diverses contrées du monde des anciens étaient toutes disposées au double point de vue de la commodité et de la beauté. Les Égyptiennes portaient des espèces de patins en

bois très-léger, qu'une bandelette de peau retenait sur le cou-de-pied, et dont la longue pointe recourbée avait été imaginée pour préserver des heurts les orteils. Les Assyriennes chaussaient de galantes bottines, probablement en étoffe de soie rehaussée de perles ; les Grecques et les Romaines portaient la *solea*, sandale d'une exquise élégance, dont le plus grand mérite était de ne dérober aucune partie des formes du pied. C'est celle qui est représentée, chaussant l'une des plus belles statues du musée du Louvre, la Diane à la biche. Je ne dois pas oublier de mentionner un fait qui prouvera que les dames romaines, si l'on en croit Ovide, comme les Parisiennes de nos jours, donnaient parfois dans le tra-

vers de s'abîmer les pieds dans le but de les faire paraître plus petits. Le poète prétend que quelques-unes d'entre elles portaient des souliers de peau blanche qui leur serraient les pieds au point d'entrer dans les chairs ¹. Il y a loin de là aux cothurnes de pourpre, « délicats ornements des pieds mignons et des jolies jambes, » que Virgile vantait dans ses églogues ².

Mais je ne peux pas faire ici l'histoire de la chaussure chez tous les peuples de la terre. La seule chose qui me semble intéressante à consigner maintenant, c'est le soin intelligent que les femmes

1. *Art d'aimer*. III, v. 271.

2. VII, 1, 32.

de l'antiquité, à de rares exceptions près, savaient prendre de leurs pieds.

La plus grande partie des infirmités et des difformités qui abîment les pieds des femmes proviennent uniquement du préjugé dont je parlais plus haut, qui veut, à toute force et contre toute raison, que les pieds ne puissent être beaux s'ils ne sont petits. Entendons-nous bien, cependant : quand je dis que les pieds doivent être proportionnés à la taille et à tout le reste du corps de la femme ; quand je dis qu'une grande femme, pour être belle, doit avoir de grands pieds, je n'entends pas préconiser les masses de muscles informes, véritables pelotes de graisse et de chair, aux orteils noueux, dont

se servent pour marcher les vachères prussiennes. Je veux simplement dire que l'harmonie des proportions est la plus impérieuse condition de la beauté.

V

Mais revenons. Les femmes affligées de la manie de porter des chaussures trop justes, non-seulement s'abîment les pieds, mais, enlaidies par la souffrance, exaspérées par le supplice harcelant et incessant de ne pouvoir marcher sans endurer un mal cuisant, ayant constamment l'air de personnes affligées de coliques, le teint verdâtre, les yeux cernés, boitant avec une tournure commune et piteuse, ne tardent pas

à voir leur humeur s'altérer, et, de douces, d'aimables, de bienveillantes, de gracieuses qu'elles pouvaient être, elles deviennent, en peu de temps, sèches, revêches, hargneuses, désagréables, et leurs meilleurs amis ne peuvent s'empêcher de les haïr. Ce sont les chaussures trop justes qui, tout en déformant les pieds féminins et les enlaidissant de cors, de durillons et autres vilaines choses de même espèce, sont cause de la plupart des liaisons rompues, des unions qui tournent à mal, des brouilles de ménage, des médisances, des grossesses qui dégénèrent en fausses couches et des réputations perdues. Toute femme qui veut s'entêter à porter des chaussures étroites se condamne, à l'avance, à mener l'existence

la plus misérable. Je ne sais vraiment pas s'il ne vaudrait pas mieux pour elle devenir sourde, aveugle, impotente et stupide que de donner dans ce travers qui doit empoisonner toute sa vie.

Une femme intelligente, qui a souci de sa beauté et qui se respecte, ne fait venir le pédicure que dans les cas graves, et soigne ses pieds elle-même. C'est elle qui les lave, les brosse, les savonne, les ponce, polit ses ongles avec une poudre *ad hoc*, les taille, en ayant soin de les couper carrément, et les porte toujours très-courts. Toute jeune et jolie femme doit avoir en tout temps les pieds encore mieux tenus et plus appétissants que les mains. Si elle ne le fait pas pour celui qu'elle aime, et qui,

alors, est exposé à la déchausser, elle doit le faire par amour de l'art, pour elle-même.

« Il est plus honteux pour une jolie femme, et plus déshonorant, disait communément l'une des plus belles et des plus spirituelles courtisanes de ce temps-ci, Giulia Barucci, d'avoir au pied un œil de perdrix ou un oignon, que de tromper, sans valable motif, son ami le plus cher. »

Et maintenant, je crois qu'il est grand temps de parler de la chaussure.

VII

La chaussure des femmes doit toujours être molle et aisée. Je n'ai pas dit « trop » aisée. Elle doit, autant que faire se peut, s'appliquer très-exactement sur les pieds, les mouler en tous sens et dans toutes leurs formes. Si je ne craignais pas d'émettre une vérité dans le genre de celles qui ont rendu si populaire M. de la Palisse, je dirais que le plus sûr moyen, pour une femme, d'être bien chaussée, est d'avoir de jolis

pieds, ou, si l'on aime mieux, des pieds bien faits. Il en est un second, aussi important : c'est d'imposer les principes que j'énonce ici à son cordonnier, et de ne tenir aucun compte des observations ridicules que celui-ci ne manquera pas de lui opposer. Les cordonniers pour femmes, comme les autres, sont tous, ou presque tous, des êtres profondément ignorants, sans études, sans lettres, sans idées, sans goût, la plupart Allemands, d'ailleurs ; aussi est-il bien rare de les voir s'élever et se maintenir à la hauteur de leur galante industrie. Chausser de jolies femmes ! existe-t-il au monde un plus délicieux métier pour une âme sensible ! Malheureusement, à bien peu d'exceptions près, les cordonniers ne sont guère

que d'indignes manœuvres. Ils se moquent autant de déformer ou de blesser les pieds de leurs clientes les plus séduisantes que je me moque, moi, de plaire ou de déplaire au roi de Prusse. Il faut donc ne jamais les écouter, mais leur imposer bel et bien sa volonté.

Étant donné qu'une femme a les pieds bien faits, c'est-à-dire proportionnés à sa taille, cambrés, un peu allongés, souples, délicats, avec les orteils arrondis et détachés les uns des autres, elle ne doit jamais porter de chaussures qui lui feraient paraître les pieds plus gros et plus larges. Par cette raison, les bottines d'étoffe, qu'elles soient en velours, satin de laine, ou prunelle, doivent être impitoyablement repous-

sées. Les bottines en chevreau noir pour l'hiver, mordoré pour l'été, toujours collantes, exactement ajustées, sans nœud de cuir ou de taffetas, ni rosettes, ni enjolivement d'aucune sorte, telles sont les chaussures qu'elle doit se condamner à porter. Je n'ai pas besoin d'ajouter qu'il faut à ces bottines des talons de trois centimètres, légèrement évidés, pas trop pointus et placés en arrière. Ainsi chaussée, une jeune et jolie femme, pour peu qu'elle ait d'esprit et de résolution, peut affronter les plus grands hasards de la vie. Le ciel aidant, elle sera toujours certaine d'en tirer quelque chose qui lui profite.

VIII

Pendant l'été, les souliers à demi-découverts, toujours en peau de chevreau fine et souple et de couleur tendre, constituent, pour la ville et pour la campagne, des chaussures aussi élégantes que commodes. Les souliers de soirée, un peu plus mignons, en satin, taffetas, brodés et bordés de dentelles, doivent être invariablement de la même couleur, et, s'il se peut, de la même étoffe que la robe. La condition la

plus importante, je ne me lasserai jamais de le répéter, c'est que, tout en se mouvant étroitement sur les jolis pieds qu'ils doivent faire valoir, ils ne les blessent pas et ne les empêchent pas de marcher.

Ce serait ici l'occasion de dire quelques mots des mules. Ces galantes chaussures de déshabillé, à talons hauts et sans quartiers, ne sont jamais trop élégantes. Jordan, Dupuis-Jacobs et autres sommités de la cordonnerie pour femmes en font chaque jour de mignonnes et de charmantes, en peaux de couleurs claires, en soie, brodés de jais, en taffetas garni de dentelles. Il n'y a pas d'inconvénient sérieux, même pour une femme désireuse de plaire, à porter des mules un peu larges. Une jeune et

jolie personne, faisant la sieste sur son divan, par les longues et chaudes journées de l'été, doit pouvoir s'amuser à jongler avec ses mules. Elle les lance en l'air, l'une après l'autre, d'un coup très-vif de ses pieds nus, puis elle les rattrape au vol, les accrochant du bout de l'orteil, sans y porter les mains, les chausse, recommence. Si la mule tombe à terre, on en est quitte pour prier un ami complaisant, qui se trouve là tout à point, de la ramasser. On m'a cité une créole aux beaux yeux noirs qui, par paresse ou par mépris de l'humanité, avait dressé son mari, homme sérieux, à ce joli manége.

Il ne faudrait pas croire futile ou même simplement oiseuse cette théorie sur un

sujet badin, mais qui a du charme. Elle peut être profitable aux belles et dociles lectrices qui daigneront la méditer. Combien de jeunes femmes j'ai connues qui n'ont dû leurs succès et leur fortune qu'à leurs pieds délicats, minutieusement soignés et correctement chaussés !

IX

L'Art de plaire ne s'acquiert pas par l'expérience et par l'étude. Pour posséder cet art si précieux, qui fait l'ambition de toutes les femmes, il est indispensable que la nature vous ait accordé, en vous mettant au monde, quelques dispositions heureuses et choisies. Une femme laide et mal bâtie aura beau se mettre l'imagination à la torture et prodiguer l'argent, ce ne seront jamais ni les coiffeurs, ni les couturières, ni

les *émaillistes* eux-mêmes qui pourront faire d'elle une jolie femme. Les ressources que nous possédons pour remédier à quelques-uns de nos défauts physiques, à quelques-unes de nos infirmités, sont extrêmement limitées. On peut donc enseigner, sans craindre de passer pour un esprit paradoxal ou d'être démenti par les faits, que le plus sûr moyen, pour une femme, de posséder et de conserver le don de plaire, est d'être, si elle peut, toujours jeune, toujours belle, toujours douce, toujours de bonne humeur, — et toujours charmante.

Depuis quelques années, pour parler le langage classique, « le sceptre de la beauté » qui, jusqu'ici, avait exclusivement appartenu aux Parisiennes, me fait un peu l'effet

d'avoir passé entre les mains des dames Américaines. Ce n'est pas que ces dernières aient plus de goût, de chance, ou de dispositions à la dépense que les femmes de Paris. Cela vient simplement de ce fait que la race Anglo-Saxonne, étant formée de la fusion de plus de dix races différentes, se trouve être aujourd'hui plus riche, plus heureusement douée sous le triple rapport de la force, de la santé, de la beauté, que la nôtre. Je ne m'occupe point ici des qualités intellectuelles, et cependant je serais en droit de parler du tact, du goût et du bon sens pratique des belles Yankees. Ces séduisantes femmes, dans les veines de qui d'habiles micrographes pourraient retrouver des particules de sang anglais, allemand, français,

hollandais, italien, espagnol, peut-être aussi, en cherchant bien, quelques légers corpuscules du sang des Peaux-Rouges, voire même de celui des nègres ? les Américaines sont donc tout doucement devenues mieux faites et plus jolies que les Françaises. C'est contrariant pour nous, sans doute, mais il est avéré désormais que la « pomme du berger Pâris », pour m'exprimer toujours comme les classiques, leur appartient.

Si, vers cinq heures, dans la grande avenue des Champs-Élysées, vous rencontrez quelque belle jeune femme élégamment et correctement mise, grande ou petite, plus souvent grande, aux cheveux très-noirs ou d'un blond doré, aux jolis pieds, soigneusement chaussés, avec un

maintien distingué, une tournure pleine de grâce, de beaux yeux, de belles dents, une de ces femmes qui font retourner toutes les têtes, dont le charme se subit, mais ne saurait s'analyser, vous pouvez être sûr qu'elle est née sur les rives de la Delaware ou de l'Ohio. De même si, dans un bal ou à l'Opéra, vous voyez tout le monde se presser sur le passage d'une autre femme aux épaules merveilleusement, quoique chastement, décolletées, dont les regards intelligents, le parler musical, la démarche harmonieuse attirent tous les yeux, subjuguent tous les cœurs, vous n'avez que faire de vous informer, cette femme est une habitante de New-York ou de Washington. Les filles de William Penn sont toutes ou

presque toutes des syrènes qui charmeraient le sage Ulysse lui-même, s'il revenait au monde et se laissait aller au plaisir de les regarder.

Ces réflexions me venaient à l'esprit l'autre jour, comme je venais de quitter une jeune dame de Boston, de passage à Paris, et qui veut bien m'honorer de son amitié. Pendant près d'une demi-heure que j'avais eu le plaisir d'employer à causer avec elle, elle avait trouvé le moyen de ne me parler que des choses qu'elle savait pouvoir m'intéresser. La première partie des épreuves de ce livre que je venais de corriger chez elle avait fait une partie des frais de notre conversation, et ma charmante interlocutrice, tout en m'adressant des éloges

que je serais heureux de mériter, m'avait demandé la permission de me faire une légère critique.

— Vous n'avez oublié qu'une seule chose extrêmement importante, me dit-elle avec une charmante ironie, dans votre intéressant bavardage sur la chaussure des femmes, c'est de parler des bas et des jarrettières, qui ont bien, eux aussi, leur utilité. Je vous engage, toute affaire cessante, à réparer cet absurde oubli.

X

C'est afin d'obéir à la recommandation de la bienveillante lectrice qui daigne s'occuper de mes intéressants bavardages, que je vais compléter ici, en dix lignes, les préceptes précédemment émis sur la chaussure féminine.

Tout le monde connaît l'amusante réponse que fit une marquise de l'ancien régime à l'une de ses amies, qui s'étonnait de lui voir commander à son joaillier une

paire de boucles de jarretières enrichies de diamants.

L'amie disait :

— A quoi bon dépenser de l'argent pour des objets qui ne se voient pas ?

— Qui sait ? riposta la marquise, on pourrait rencontrer un insolent.

Ne serait-ce qu'en vue de cet insolent, toujours possible, il est indispensable que les jarretières des femmes soient aussi élégantes que si le monde entier devait être admis à l'honneur de les admirer. Il existe des femmes, on me l'a dit du moins, je n'ai pas eu le temps de vérifier le fait, dont les jarretières sont toujours de la même couleur que la robe qu'elles portent. Celles-là sont les véritables dilettantes de la toilette.

Si elles ne sont point Américaines, elles méritent de le devenir.

La plus indispensable qualité pour les jarretières est de n'être pas trop serrées. Il faut qu'elles maintiennent les bas dans leur tension la plus rigide, sans jamais meurtrir les jarrets. Je n'ai pas besoin d'ajouter qu'elles doivent être invariablement fixées au-dessus des genoux et non au-dessous. Une femme qui commet le crime d'attacher ses bas au-dessous des genoux n'est pas digne de vivre.

Je ne connais que trois sortes de bas convenables pour une femme qui se respecte, — et qui a les jambes bien faites :

1° Les bas de fil d'Écosse, brodés à

jour, qui laissent voir le satin rosé de la peau à travers leurs mailles fines ;

2° Les bas de soie couleur de chair, ou, pour mieux dire, d'un rose tendre, qui font si bien valoir les moindres ondulations des muscles, mais ont le tort immense de cacher les pieds ;

3° Les bas de soie couleur bleu d'azur.

Les bas rouges et les bas verts, dont quelques femmes ont eu la malheureuse idée jadis de s'accoutrer aux bains de mer, doivent être abandonnés, avec les bas noirs, aux portières sur le retour, aux dames de la cour du roi de Prusse, aux épouses de « messieurs les communistes. »

La chaussure ne suffit malheureusement

pas pour habiller convenablement une femme. La robe et la coiffure sont les indispensables compléments de son costume. Parlons-en donc.

XI

Rien ne fait mieux valoir une jolie femme, ne la pose plus avantageusement qu'une chaussure élégante; mais rien aussi ne fait mieux ressortir tous ses avantages qu'une robe bien faite, et rien enfin ne la complète mieux, ne couronne plus gracieusement le fragile édifice de sa mise, qu'un chapeau bien étudié et bien porté.

Une grave question avait été soulevée à

Paris, peu de temps avant la guerre, au sujet des robes des femmes. Il s'agissait de décider si elles devaient être longues ou courtes, si elles devaient se porter à demi-relevées ou à queue traînante. Si l'on daignait me consulter, moi indigne, dans une question si délicate et si complexe, je me prononcerais résolûment, et en même temps, pour l'affirmative et la négative.

En effet, s'il n'est rien de plus élégant, de plus gracieux, et qui fasse mieux valoir la taille d'une femme, qu'une traîne de satin ou de velours glissant sur le tapis moelleux d'un salon, il n'y a rien de plus répugnant à voir que la même traîne balayant la poussière ou la boue des trottoirs, salissant les jupons et les bas de la femme qui la porte.

Les costumes de rue et de salon ne doivent jamais être taillés sur le même patron.

Le principe le plus impérieux à suivre en fait de modes est celui-ci : la robe la mieux faite, la plus agréable à porter, et à regarder, sera toujours celle qui moulera le plus exactement toutes les parties du corps de la femme. C'est à ce point de vue que l'invention de la crinoline peut être considérée comme un désastre public, et qu'il y a sujet de remercier les Dieux, d'avoir inspiré aux Françaises, dans le louable but de consoler l'humanité des saturnales immondes de la Prusse et de la Commune, l'idée des robes collantes qu'elles daignent porter aujourd'hui. Il faut le proclamer très-haut, afin de prendre les de-

vants sur les Tartufes de vertu, la décence consiste, et elle a toujours consisté, à voiler certaines parties du corps, dont la vue, à l'état de complète nudité, pourrait surexciter l'imagination par trop gaillarde du public. Elle n'a jamais consisté à déguiser ou à masquer les formes du corps que chacun connaît, et sur le compte desquelles, question de beauté à part, il n'y a pas d'illusion à se faire. Une femme grecque de l'ancien temps, une Romaine des beaux jours de l'empire, vêtue de la *stola*, longue robe qui se portait immédiatement sur la chemise, descendait jusque sur les pieds et se plaquait à mille plis sur tout le corps, était aussi décentement vêtue, et même davantage, que pouvaient l'être, il y a dix ans,

les Anglaises et les Allemandes, et même les Françaises, les plus ridiculement affublées de jupons et de crinolines. Il faut indispensablement, pour qu'une robe soit bien faite, que le corsage moule tout le buste de la femme, que le galbe des épaules, des bras et de la poitrine s'accuse, dans toute sa beauté, sous l'étoffe. Il faut, de même, que les inflexions des jambes et leur mouvement, dans la marche, s'accusent sous la jupe. Une femme qui marcherait en se tenant tout d'une pièce, comme une planche, sans qu'on vît rien se dessiner ni remuer dans les plis de sa jupe, serait tout simplement un objet des plus horripilants et des plus disgracieux.

XII

Je laisse à l'imagination des couturières et des *couturiers* le soin de varier à l'infini la couleur, le nombre et la forme des enjolivements de toutes sortes des robes. Ce qui m'importe, à moi qui suis un simple philosophe sans parti pris, c'est d'indiquer les principaux traits qui doivent, pour ainsi dire, guider le goût de chacun dans la forme des ajustements. J'ai tout à l'heure posé les deux principes fondamen-

taux dans la question des robes. Je vais le répéter pour être mieux compris.

1^o Les robes de salon ne doivent jamais être faites sur le même modèle que les robes de rue.

2^o Toute robe, à quelque usage qu'on la destine, doit avant tout, — spécialement si elle est appelée à l'honneur d'être portée par une femme bien faite, — mouler exactement les formes du corps.

Soyez certains que les manches à gigot durent être inventées par une femme qui avait les bras faits en bâtons de chaise, la crinoline par une infortunée affligée d'un déboîtement des pommes des fémurs; les jupes longues sur le devant par une malheureuse qui avait des pieds de singe.

Il en est de même de toutes choses. L'axiome de M. de Bismark : « La force prime le droit ! » ne fut énoncé par le chancelier de l'empire allemand que lorsqu'il fut certain d'être le plus fort. Le paon, dont l'atroce voix est connue, dit que le rossignol empêche les gens paisibles de dormir ; et le dindon, qui singe le paon, s'efforce, dans les basses-cours, de discréditer son modèle.

Je n'ai pas tout dit sur le compte des robes de salon. Je les diviserai en deux catégories : les robes décolletées et les robes montantes.

Les jupes de ces deux sortes de robes doivent être taillées d'après le même principe, formant une traîne plus ou moins

longue par derrière, découvrant les pieds par devant. — Les femmes qui s'obstinent à cacher leurs pieds sont invariablement celles qui ont les pieds mal faits ou mal chaussés. — C'est seulement par le corsage que les robes de salon doivent différer entre elles. Les robes montantes, si elles s'appliquent exactement sur le buste d'une femme bien faite, satisferont les esprits les plus difficiles, les robes décolletées, quand elles découvrent les épaules en même temps que le sommet de la poitrine, laissant les bras tout nus dans toute leur longueur, soit que le corsage affecte la forme d'un cœur, soit qu'il se découpe carrément à la hauteur des clavicules, obtiendront les suffrages de tous les amateurs.

des belles choses. Ce qu'il y a de plus important, au surplus, dans une robe, c'est incontestablement la femme qui la porte. Si cette femme a le cou droit, un peu long, gracieusement incliné en avant, les épaules fermes et larges, les clavicules peu indiquées, les bras ronds, blancs et sinueux, la poitrine ni trop ni trop peu saillante, blanche et satinée, le dos aimablement séparé en deux parties par la ligne rentrante de la colonne vertébrale, elle n'a que faire, selon moi, de se casser la tête pour chercher des inventions de corsage. Quelle que soit la robe qu'elle porte, on y fera toujours moins attention qu'à elle-même. Et c'est là, en effet, le but que doit atteindre toute intelligente couturière :

faire des robes que font valoir les femmes, et non des robes qui fassent remarquer les femmes.

Une robe doit être à la femme comme le cadre est au portrait.

XIII

Les robes de rue, tout en découvrant les pieds, comme les robes de salon, ne doivent jamais traîner par derrière. Je ne dis pas qu'il soit utile de les faire courtes comme des jupes de laitières. Je dis qu'elles ne doivent balayer ni la poussière ni la boue. Assez longues pour donner de la grâce à la démarche, elles doivent demeurer toujours un peu flottantes. Ce serait ici l'occasion de dire quelques mots au

sujet de la taille des femmes. Les petites femmes peuvent être gracieuses, les femmes de taille moyenne sont souvent charmantes, il n'y a que les grandes femmes qui soient vraiment belles. La beauté chez la femme est inséparable de la haute dimension du corps. Je dirai plus : il n'y a que les grandes femmes qui puissent être élégamment habillées. Et la raison en est bien simple : seule, une grande femme sait être gracieuse en marchant, s'asseyant, se levant, montant, ou descendant un escalier, traversant un ruisseau, etc. Dans toutes les positions qu'elle prend, les inflexions de son corps sont harmonieuses, semblent rythmées. La femme petite, au contraire, a l'air d'être toujours gênée.

L'exiguïté de sa taille l'intimide. Ses mouvements sont brusques, saccadés. Il faut donc à toute force qu'une femme soit grande, — je ne dis pas « grosse », au contraire, — si elle tient à être belle et bien habillée.

Les accessoires qui servent à faire valoir les robes sont assez nombreux. Il y a d'abord les jupons dont le nombre et l'ampleur varient nécessairement avec les dimensions des jupes. En principe, je me prononce absolument contre l'abus des jupons. Ils ne servent qu'à déguiser la forme des jambes, qu'à étouffer leurs mouvements, et à donner à la femme la tournure et l'attitude d'une planche s'avancant par l'effet d'un mécanisme intérieur. Une jupe collante, outre qu'elle a l'avantage de

révéler des mouvements qui ne peuvent être que gracieux, présente, de plus, l'agrément de coûter moins cher et de faire paraître la femme plus svelte et plus grande.

XIV

Les corsets, objets de l'animadversion de Jean-Jacques Rousseau, qui leur attribuait, comme on sait, la plupart des plus graves maladies des femmes, ont survécu au philosophe de Genève, et ne semblent pas près de disparaître. Ceux qu'on fait aujourd'hui, à fermoirs placés par devant, ne déforment pas la taille ni la gorge des femmes, comme le faisaient les corsets de nos grand'mères. Ils sont aussi commodes

qu'élégants. Il est indubitable que les corsets, bien que cachés, sont exposés à rencontrer des insolents, tout comme les jarretières. Ce n'est donc point une mauvaise chose, ni même une chose immorale, de les historier, de les piquer, de les décorer de jolis nœuds de rubans, d'employer le satin pour les faire. Une femme qui a le bonheur d'avoir la peau blanche, rose, fine, suavement rehaussée de mignonnes veines bleues, se trouvera toujours très-bien de porter un corset de satin noir, et l'insolent qu'elle admettra à l'honneur de la délacer, s'il a du goût, comme je l'espère, se montrera charmé du contraste. De même, une femme qui a la peau mate, c'est-à-dire d'un ton légèrement doré et uniforme,

n'aura point à se repentir de porter un corset de satin cramoisi. Il est indispensable de se montrer coloriste quand on veut plaire. C'est pourquoi il faut être au moins un peu artiste quand on se mêle d'habiller les femmes. Moi, qui crois l'être et qui ai fait les études nécessaires pour le devenir, j'espère bien ne pas mourir sans avoir essayé du métier de *couturier*.

Il est un troisième accessoire sur lequel il convient de s'appesantir. Je veux parler de cet objet qui sert à faire valoir les plis de la jupe, à leur donner une sorte de gracieux balancement, que les femmes appellent *tournure*, les couturières, *polisson*, et les petits journaux mal élevés, *tapex-moi dessus*. Tel qu'il est, cet objet, indispen-

sable, nous a-t-on dit, et je le veux croire, n'est autre chose que le *vertugadin* de nos trisaïeules. Je vais montrer en quoi, le progrès des idées, et les révolutions aidant, il a changé de raison d'être et d'utilité!

Le *vertugadin*, en espagnol *vertugado*, est composé de deux mots, *virtud*, vertu, et *guardare*, garder. On voit dès à présent quelle était au seizième siècle l'utilité, véritable ou supposée, de la chose. « C'était, dit madame de Motteville ¹, une machine ronde et monstrueuse, car il semblait que c'étaient plusieurs cercles de tonneaux cousus en dedans des jupes. Les jupes, ainsi soutenues, formaient un cylindre et faisaient paraître la taille plus mince. »

1. Mémoires.

J'ajouterai que les femmes portaient des espèces de bourrelets, composés de crin et de baleines, immédiatement au-dessous de leur corps de robe. Comme ils enfermaient tout le tronc, à partir des reins et se reliant par devant, les jaloux supposaient qu'ils pouvaient préserver la vertu des femmes, jouer le rôle des « ceintures de chasteté. » Les femmes, se soumettant passivement à porter ces machines ridicules, n'avaient pas tardé à en faire des objets de modes qui donnaient de la grâce à leur costume.

La Châtre avait de bons billets dans ce temps-là !

XV

Je ne crois pas avoir besoin de faire remarquer que la mode des *paniers* vint de celle des *vertugadins*, de même que celle de la *crinoline* fut la conséquence exagérée des *paniers*. Le panier n'était autre chose que le *vertugadin* enflé; la *crinoline* fut le panier prolongé. Grâce à Dieu, d'exagération en exagération, les femmes sont revenues aujourd'hui, avec la *tournure* de crin, à des idées plus raisonnables.

Il semblerait cependant parfois qu'elles en manquent encore un peu, quand on songe aux dimensions de leurs nœuds de ceinture. De tels nœuds, placés où ils sont, avec leurs longs et larges bouts flottants, ne me paraissent pas sans grâce. Je trouve cependant qu'ils ne se motivent pas toujours. Dans les questions de costume, il ne suffit pas qu'un objet soit gracieux et commode, il faut, de plus, qu'il ait une utilité apparente ou réelle. Ici, je suis peut-être myope, mais je ne distingue pas l'utilité des nœuds de ceinture. Une écharpe de soie aux couleurs vives, rigidement serrée à la base du corsage, comme j'en ai vu porter à quelques dames espagnoles pour monter à cheval, ferait illusion. Mais un

objet qui se compose uniquement d'une énorme rosette et de deux larges banderoles descendant jusqu'aux talons, quelque charmant et pittoresquement porté qu'il soit, on ne se rend pas compte de sa raison d'être. Qu'on me comprenne bien : je ne fais pas une guerre déraisonnable ou de parti pris aux nœuds de ceinture. Je les trouve aussi bien placés que gracieux. Les règles de la plastique veulent qu'une femme, pour être bien faite, soit grande, qu'elle ait le tour de la taille mince, rond et flexible, les épaules et les hanches larges, le haut de la poitrine faisant saillie, et les bras tombant droit, de chaque côté du buste, avec une souple élégance. Tout ce qui, dans les différentes pièces des ajuste-

ments féminins, tend à faire valoir les qualités ci-dessus énoncées, est bon, mérite d'être conservé. Il faut impitoyablement repousser tout le reste.

Je me prononce donc pour l'écharpe espagnole, en soie, correctement serrée autour du corsage, très-serré lui-même, et contre les nœuds de ceinture.

XVI

Je terminerai cette philippique à propos de nœuds de ceinture en cherchant querelle à Jean-Jacques Rousseau. Ce Savoyard sans goût, et qui n'avait rien d'un artiste, me fait l'effet d'avoir un peu trop suivi son penchant pour le vulgaire et le trivial dans la campagne qu'il entreprit contre les corsets et les corsages. Les tailles épaisses, larges et plates des vachères suisses pouvaient avoir du charme pour le

philosophe de Genève ; pour tout homme de goût, elles sont simplement hideuses. Il est incontestable que les corsets ont leur danger ; ce n'est que lorsqu'ils sont mal faits. Il en est d'eux comme des chaussures, qui furent inventées pour protéger les pieds et qui, grâce à l'impéritie des cordonniers, les déforment et les blessent. Les femmes doivent se tenir sérieusement en garde contre le despotisme des corsetières. Elles ne doivent point accepter de leurs mains, pour les porter, des instruments de torture qui compromettraient la beauté de leur corps et leur santé. Le corset n'a pas été inventé seulement pour faire valoir les plus exquises beautés du corsage de la femme. Sa principale raison d'être consiste

à soutenir la taille qu'il entoure, à défendre la poitrine contre les chocs. Il est donc indispensable qu'il ne blesse pas, en les comprimant trop fortement, les organes essentiels à la vie qu'il est destiné à protéger. Un corset bien compris doit soutenir les seins, les maintenir dans leur position normale, sans les fouler ni les aplatir, tenir la taille droite sans nuire à sa flexibilité, amincir la ceinture sans la serrer au point de déplacer les organes internes ou de les refouler les uns sur les autres. Pour qu'il en soit ainsi, il faut que le corset, loin de gêner les inflexions du corps, se prête docilement à toutes ces inflexions et les favorise. Il ne le peut que s'il est la fois ferme et souple, rigide et flexible. Les

baleines qui forment la carcasse du corset, ainsi que le busc, et le busc surtout, doivent donc être minutieusement choisis, éprouvés, renouvelés chaque fois qu'il en est besoin. Un corset parfaitement fait est plus qu'une rareté, il est une merveille. La femme qui se sent absolument sûre de la beauté de son corps fera bien de n'en point porter.

Pour revenir à la question des robes, et sans me prononcer d'une façon absolue sur la forme de ce vêtement, qui varie en raison des climats, des saisons, aussi bien que des mœurs, des habitudes et des révolutions politiques de chaque peuple, je dirai que, entre toutes les formes de robes connues, celle qui me paraît réunir toutes

les conditions d'élégance et de commodité, de confortable et de convenance, qui se prête le mieux à mettre en relief, tout en les couvrant, les beautés du corps de la femme, celle qui peut également se porter sans inconvénients, dans la rue et dans les salons, celle enfin qu'on peut faire avec les étoffes les plus riches comme avec les plus simples, est la même que portaient nos arrières grand'mères, et qui est désignée dans les ateliers des couturières sous le nom de *robe Watteau*.

XVII

Ce serait ici l'occasion de parler des vêtements d'hiver ou de voyage, que les femmes portent, pour se garantir du froid et de l'humidité, par dessus la robe. Ces vêtements connus sous les noms différents de mantes, mantelets, manteaux, paletots, *water-proof*, etc., etc., etc., varient régulièrement à chaque saison, d'après les caprices de la mode, et le plus ou moins d'imagination des couturières. Un vêtement

qu'elles n'ont point trouvé, celles de Paris du moins, car il vient d'Angleterre en droite ligne, et qui me paraît appelé à devenir un jour le point de départ d'une révolution véritable dans le costume des femmes, c'est le *water-proof*. Ce long vêtement flottant, tout d'une pièce, ou, si l'on aime mieux, tout « d'une venue, » se rapproche autant que pouvaient le souhaiter les amis de l'antiquité, de l'éternel vêtement de dessus, si commode et si beau, aux larges plis, qui se prête si bien à la plastique, que les Romains appelaient *pallium* et *Læna*, que les Arabes nomment *haik*, et qui semble fait tout exprès, dans sa forme primitive, pour réchauffer les membres de l'homme pendant sa vie, et lui servir de

linceul quand il est mort. La robe de laine teinte, qui compose l'unique vêtement des femmes fellahs de l'Égypte moderne, — elles n'ont même pas de chemise, par pauvreté sans doute, — me paraît avoir été le modèle du *water-proof*. Cette robe sans ceinture, qui tombe tout d'une pièce autour du corps, formant de nobles et larges plis pendant la marche, est percée, pour toute façon, de trois fentes, par l'une desquelles la fellah passe la tête ; les deux autres lui servent à passer les bras, qui sont ainsi complètement nus jusqu'aux épaules.

Je ne dois point oublier de dire que, dans le but de faciliter le va-et-vient des jambes, la robe de la fellah est fendue, sur

un de ses côtés seulement, depuis l'aisselle jusqu'à la cheville; une agrafe de métal rattache les deux pans de l'étoffe à la hauteur de la hanche, et quand la femme marche, son corps, long et tout nu, poli comme le basalte, se trouve ainsi presque en entier exposé à la brise et aux regards. Le *water-proof*, étant un vêtement de dessus, créé spécialement pour être porté sur la robe et défendre la femme contre la pluie et le froid, n'a ni les mêmes avantages, ni les mêmes inconvénients que la robe de la paysanne égyptienne. Il n'expose pas la pudeur de la femme qui le porte aux curiosités du public, mais il ne se prête pas tout à fait aussi bien aux moindres mouvements du corps. Tel qu'il est cependant, le *water-*

proof, me semble parfaitement approprié à nos usages.

En effet, par les temps humides, le parapluie ne garantit guère que les épaules et les coiffures. Le *water-proof* couvre tout le corps, et, selon qu'on le fait plus ou moins épais, il peut facilement servir de préservatif contre la poussière et contre le froid. Avec des manches larges, des poches, il constitue un vêtement d'une utilité sans pareille et qui, porté par une grande femme, n'est pas sans grâce. J'en ai vu de très-élégants qui sortaient des ateliers de la maison Gaildraud. Ils étaient en drap bleu, à revers de velours noir, avec un liseré blanc tout autour et des boutons d'argent de forme carrée. L'avantage le plus pré-

cieux d'un pardessus de cette espèce, c'est qu'il dispense la femme qui le porte de se mettre en frais de toilette. Pour faire une promenade du matin, ou une excursion en chemin de fer, ou seulement pour s'aventurer au dehors et flâner dans les magasins par un jour brumeux, une femme qui se couvre d'un pareil *water-proof* n'a besoin de porter sur elle, par-dessous, qu'un jupon de couleur et une veste de chambre à l'avenant. Si elle est bien chaussée, comme je l'espère, et bien coiffée, du moins conformément aux indications que je lui donnerai ici, tout à l'heure, elle n'a pas à se préoccuper de sa personne ni de son costume.

Elle est charmante.

XVIII

Je commence par supplier les jolies femmes qui liront ceci d'être bien convaincues que je n'ai pas la plus légère intention de les contrarier, ni même de leur être absolument désagréable. S'il m'arrive parfois de ne pas partager les idées les plus étonnantes du beau sexe, — chacun, dans ce bas monde, a ses infirmités ! — je ne pousse pas la manie de le critiquer au point de jamais l'offenser. Il y a toujours quel-

ques réticences charitables dans les observations que je me permets de lui adresser. Cependant, cette fois, et par exception, je demande bien humblement la permission d'émettre toute ma pensée, et rien que ma pensée, sur la grave question du *maquillage*.

Si les femmes, comme les convenances ne défendent pas de le supposer, ne se proposent d'autre but que celui de plaire aux hommes quand elles se peignent le visage, je leur déclare solennellement, au nom de tout le sexe masculin, qu'elles font fausse route et ne parviennent qu'à se rendre horribles. Un léger nuage de fard peut se tolérer sur un teint trop pâle ; il sert merveilleusement à faire valoir l'éclat des yeux,

à donner au visage une animation agréable ; mais une couche de poudre blanche ou un mélange de couleurs fatalement criardes, étendues depuis le cou jusqu'à la racine des cheveux, est une chose simplement répugnante — pour ne pas dire « dégoûtante. »

Le teint particulier de chacun de nous dépend d'une foule de causes différentes, qu'il ne nous est permis ni de supprimer ni de transformer : de notre constitution physique, de notre tempérament, du milieu dans lequel nous sommes condamnés à vivre, du régime que nous suivons, de l'hygiène que nous pratiquons, de l'épaisseur de notre épiderme, etc., etc., etc. De même qu'il y a de grands et de petits

hommes, des personnes blondes et des brunes, des lymphatiques et des sanguins, des imbéciles et des gens d'esprit, il y a des teints bruns, blancs, vermeils, mates, jaunes, olivâtres, hâlés, terreux, basanés, pâles, blafards, verruqueux, unis, fleuris, frais, reposés, hauts en couleur, rosés, — et même de couperosés. Il est facile de concevoir que quelques-uns de ces différents teints, les moins avantageux surtout, proviennent uniquement d'états morbides ; et les seuls médecins, quand toutefois ils sont habiles, doivent être consultés par quiconque veut essayer de les modifier. Une femme qui a le teint bilieux, terreux, jaune, sale, verdâtre, fera donc bien de soigner son foie. Tant qu'elle aura le foie malade,

les pâtes qu'elle appliquerait sur son visage ne parviendraient jamais à le blanchir. Il en est de même du hâle et de la couperose qui doivent se traiter médicalement par des lotions rafraîchissantes et adoucissantes, avec adjonction, pour la dernière, d'un régime sévère et de quelques laxatifs. Je ne veux point parler des dartres qui se traitent par les bains sulfureux, ni d'aucune des autres affections de la peau, n'étant point médecin et n'ayant que peu de dispositions pour le devenir. Ce que je tiens à dire, c'est que non-seulement les maladies, mais les défauts de la peau sont invariablement causées par quelque trouble intérieur, et que, pour la femme soucieuse de sa beauté, il n'existe d'autre moyen in-

faillible d'y remédier que par le secours de l'art médical.

La nature, qui est beaucoup plus intelligente à elle seule que tous les parfumeurs, coiffeurs, droguistes, chimistes et fabricants de cosmétiques, — question de santé à part, — donne invariablement à chacun de nous le teint que nous méritons d'avoir, c'est-à-dire le teint qui doit s'harmoniser le mieux avec la forme de nos traits, la couleur de nos yeux et de nos cheveux. Avec de grands efforts d'imagination, de très-grands, je puis parvenir à comprendre qu'une créature humaine ne soit pas absolument satisfaite du visage qu'elle a reçu de la nature. Ce que je ne puis pas concevoir, c'est que cette créature, qui n'aurait

même pas l'idée d'essayer d'améliorer son caractère, ce qui serait peut-être facile, ait la prétention saugrenue de changer son visage. Tout ce qu'elle peut faire, le seul but auquel la Science et l'Art lui permettent d'aspirer, et encore en dépensant beaucoup d'intelligence, de patience et beaucoup d'argent et se donnant beaucoup de mal, c'est de parvenir à l'enlaidir.

XIX

On rencontre souvent, trop souvent, dans les lieux publics, de malheureuses femmes, encore jeunes, que les simples d'esprit supposent affligées de quelque maladie honteuse ou terrible, et qui, aux yeux des gens sensés, ont l'air tout simplement d'être victimes de quelque gageure de mauvais goût. Ces femmes, ces infortunées, n'étaient peut-être pas extraordinairement belles ; elles n'étaient pas laides non plus. La plu-

part d'entre elles étaient tout simplement, tout bourgeoisement agréables ; quelques-unes même pouvaient passer pour charmantes. Malheureusement, cela ne suffisait pas à leur ambition. La nature leur avait donné, à presque toutes, des cheveux noirs ou bruns, ou blonds, le teint égal et reposé de la jeunesse, des yeux très-suffisants pour y voir clair, et même « pour enchaîner les cœurs. » Dans un jour de démence, elles ont fait couper ces cheveux et leur ont substitué une abominable perruque jaune ; elles ont peint leurs sourcils, leurs cils, sali leurs paupières avec du charbon, saupoudré leurs joues de farine, poissé leurs lèvres, quelquefois leurs gencives même, avec une sorte de mastic rouge qui ne sent

pas bon, et, ainsi abîmées, affreuses, semblables aux poupées de cire de *Curtius*, elles osent se montrer au grand soleil, braver l'éclat des lustres dans les théâtres. Et tout cela pour plaire. Elles ne se doutent même pas qu'elles font frémir.

Dira-t-on que je charge les couleurs et que cette satire est outrée ? Il suffit de faire un tour de promenade aux Champs-Élysées, au bois de Boulogne, ou même tout simplement sur le boulevard, pour se convaincre du contraire. Sur cent jeunes femmes qui passent, on en rencontrera au moins cinquante accommodées ainsi que je viens de le dire. Je ne sais quelle mouche a piqué la jeunesse féminine, mais, à voir

ce qu'elle fait, comment elle se comporte, on pourrait parier qu'elle a, ou croit avoir quelque intérêt au triomphe définitif de la laideur.

Il ne faudrait pas croire que le spectacle plein d'enseignements qui nous est donné par les femmes au dix-neuvième siècle de notre ère soit absolument inédit. Ce n'est pas la première fois que le monde assiste aux prodigieux efforts d'ingéniosité déployés par nos compagnes pour détruire l'une après l'autre toutes les beautés que le ciel a bien voulu leur départir. Ceux d'entre nous qui ont reçu une assez solide instruction pour pouvoir se transporter en imagination dans l'ancienne société romaine, seront à même d'y voir des choses mille

fois supérieures à celles qui éblouissent nos yeux aujourd'hui.

Il existait à Rome deux temples dédiés à la Fortune virile, divinité qui, dans les croyances des Romains, passait pour avoir la puissance de cacher aux hommes les défauts corporels des femmes ¹. Je connais quelques Parisiennes qui, si le christianisme n'avait violemment supprimé toutes les divinités, même les plus utiles, du paganisme, iraient faire bien régulièrement leurs dévotions au temple de la Fortune virile. Elles n'auraient peut-être pas absolument tort. Mais ce n'est point de cela qu'il s'agit. Passons donc.

1. L'un de ces temples était près de la porte Scélérate, l'autre se trouvait aux environs du Pont Palatin.

XX

Ce qui fait la véritable, la transcendante supériorité des Parisiennes de la troisième République sur les dames romaines de l'Empire, c'est que les dernières se donnaient simplement le ridicule de chercher à atténuer les inévitables ravages de la nature, et ne touchaient à leur visage, pour le cosmétiquer, que lorsqu'elles étaient vieilles et décrépites, tandis que nos Françaises déploient une patience et un courage

dont on ne saurait trop leur savoir gré, à l'effet de détériorer toute leur personne et de l'enlaidir, à l'âge où elles sont encore dans toute l'efflorescence de la grâce et de la beauté.

Une Romaine appartenant à la classe des « gens comme il faut, » du temps de Tibère, ou même de Titus, avait toujours dans sa maison une chambre spéciale où ses esclaves procédaient aux soins de sa toilette et à la restauration de ses charmes. Cette chambre, ce *cabinet de toilette* antique, chez les personnes riches, était généralement spacieuse, décorée de miroirs de métal polis, et, tout autour étaient renfermés, dans des armoires, les différents ajustements et les moindres objets servant

à la parure de la maîtresse de la maison.

Les femmes d'aujourd'hui s'imaginent faire quelque chose de bien hardi et de bien neuf en choisissant pour teindre leurs cheveux la nuance du jaune d'œuf ou de la carotte. Elles pensent peut-être aussi faire preuve d'originalité en portant de fausses nattes. Une matrone contemporaine de Caligula, si elle revenait au monde, les prendrait toutes en pitié. Comme il était de mode, dans l'Empire romain, de faire tout en grand, une femme qui se respectait et voulait être sûre de plaire, débutait invariablement dans la vie en se faisant raser toute la tête.

C'était une coutume égyptienne que les femmes de Thèbes et de Memphis du temps

de Rhamsès IV — Sésostris — avaient adoptée pour se tenir la cervelle fraîche. La nature leur ayant donné à toutes une grande quantité de cheveux du plus beau noir, elles trouvaient cela gênant et malséant. Elles se faisaient donc raser, et, sur leur crâne, poli comme un genou, posaient délicatement une jolie perruque, faite de brins de soie noire tressés et saupoudrés de poudre bleue ou de poudre d'or, ce qui était infiniment plus gracieux et plus léger. C'est dans cet appareil, avec les yeux peints, tout le corps épilé, que la célèbre Cléopâtre sut se faire un chemin vers le cœur de tant de personnages illustres de son temps, y compris César. Mais je reviens aux dames romaines. De même que, aujour-

d'hui, une femme élégante, une femme *chic*, comme on dit à Versailles, a, dans sa garde-robe, des ajustements de toutes sortes de couleurs, appropriés à chaque saison de l'année, de même, une matrone des beaux temps de l'Empire, avait dans ses armoires des perruques toutes dressées et de toutes nuances. Les cheveux, sous le règne de Claude, faisaient l'objet d'un grand commerce : les roux venaient de Germanie ; les noirs d'Égypte ; les châains, de la Gaule ; les blonds, de la Grèce. Mais on comprend qu'il ne suffisait point à une femme désireuse de se rajeunir ou de s'embellir, d'appliquer, comme un casque, une perruque toute dressée, avec ses nattes entremêlées de

perles et de pierres précieuses sur sa tête rasée ¹. Une fois le choix de cette perruque fait, il était nécessaire de mettre les sourcils, les cils et le teint de la personne qui la portait en harmonie avec sa nuance. C'était alors que les esclaves spécialement chargés du soin de « faire la figure » pouvaient s'en donner à cœur joie. Il me faudrait plusieurs pages pour transcrire les noms de tous les onguents, de toutes les cosmétiques, de toutes les pâtes, de tous les mixtures, renfermées dans des pots d'étain ou d'albâtre, qui servaient à cette délicate opération, et que Cicéron appelait *les médicaments de la blancheur et de la*

1. Les perruques toutes montées se nommaient *galeria*, dit Juvénal, S. 6, v. 120.

rougeur ¹. Tout ce qu'il me convient d'en dire, c'est qu'ils se composaient principalement de la fiente de crocodile qui passait pour blanchir la peau, mais avait l'inconvénient de fondre au soleil, ce qui lui faisait souvent préférer la craie délayée à l'aide d'un acide. Cette dernière pâte résistait admirablement au soleil, mais elle ne pouvait tenir à la pluie.

1. *Medicamenta candoris et ruboris*, Cicéron, orat. 23.

Il faut se hâter d'espérer que les Parisiennes ne tarderont plus longtemps à imiter les dames romaines, du moins en ce qui concerne la pluralité des perruques. Ce serait, selon moi, le moyen le plus sûr et le plus expéditif de mettre la morale d'accord avec l'amour du changement qui est inné chez presque tous les hommes. On conçoit, en effet, qu'un mari, ayant l'avantage de posséder, ou d'être possédé par

« une femme multicolore », n'aurait plus de raison pour chercher à lui faire la plus légère infidélité. Ses moindres velléités, à cet égard, seraient sans excuses. Quand le désir de changer « de couleur » s'emparerait de lui, il lui suffirait, pour le satisfaire, de prier son épouse de vouloir bien changer de perruque. Autre chose !

Une question qui menace de devenir presque aussi grave et aussi intéressante que celle de la crinoline est celle des chapeaux fermés. Il faut être de bonne foi. De même que la crinoline, accompagnée de l'inévitable cage en fer, n'était pas de force à lutter contre la robe collante, de même le chapeau fermé, avec sa forme bête, irrationnelle, alourdissant la tête et cachant

les cheveux, ne pourra pas tenir longtêmps contre son rival « le chapeau ouvert », qui jusqu'ici n'avait servi que pour la campagne, les bains de mer et les voyages, et qui, dans sa forme si pittoresque, que l'on peut varier à l'infini, découvre la nuque et le visage, se prête à tous les enjolivements possibles, tels que fleurs, plumes et dentelles, et enfin pour tout dire, fait aussi bien valoir le visage des enfans que celui des femmes, des blondes que celui des brunes, et même des rousses.

Ce qui me plaît dans le chapeau ouvert, ce qui me détermine à passer de son côté, comme je l'ai fait déjà à l'égard de la robe collante, avec armes et bagages, c'est qu'il se prête à tous les goûts, à toutes les phy-

sionomies. Chaque femme, pour peu qu'elle soit jolie, sans attendre la décision de sa marchande de modes ou l'opinion de la vénérable vicomtesse de Renneville, peut en varier la forme, l'arrangement, la matière, la couleur selon son gré. A l'époque du triomphe des chapeaux fermés, lorsque vous vous trouviez dans un lieu public, toutes les femmes étant invariablement coiffées de la même manière vous paraissaient faites sur un type unique, lequel n'était pas du tout agréable. Aujourd'hui, au contraire, chaque femme, suivant son inspiration pour se coiffer, porte sur son chapeau comme un reflet de son goût, une émanation de son caractère. Et n'est-ce rien que de pouvoir harmoniser la forme

d'un chapeau avec celle des traits que la nature vous a donnés? Toutes les femmes, Dieu merci! n'ont pas le nez fait de la même manière, ni le front, ni le menton, ni même les joues. Il y en a qui, dans l'ensemble de leur visage, rappellent de loin, de très-loin, le type si caractéristique et si connu de Polichinelle; il y en a aussi qui sont légèrement bouffies, par suite d'une exubérance de jeunesse et de santé. Tout le monde comprendra que le même système de coiffure, la même forme de chapeau, ne saurait convenir à des physionomies si dissemblables. Mais laissons les caricatures et revenons à la beauté.

Le despotisme des fabricants d'articles de modes a été par trop toléré jusqu'ici, et

il est grand temps que les femmes qui, par leur éducation, leur disposition naturelle et leur goût inné, sont plus aptes que personne à créer les modes nouvelles, prennent en main, chacune de son côté, une part dans la direction du mouvement de la fashion. Si le goût du public est chaque jour faussé, si le faux et le laid prédominent en toute chose, cela ne provient pas d'une déviation ou d'un affaiblissement de l'amour du Beau dans notre pays. La France, Dieu merci ! n'a pas été vaincue, et elle ne le sera jamais sur le terrain de l'Art, du goût, du sentiment des belles choses. Le seul défaut qui contrebalance en partie sa supériorité artistique et intellectuelle est le respect de la routine. On n'ose plus guère innover

chez nous, dans la crainte puérile de cesser de ressembler à « tout le monde ; » la sénilité fait la loi, même dans les questions de modes, et les affreux petits papiers qui traitent spécialement, — Dieu sait avec quel esprit et dans quel langue, — des matières les plus délicates qui concernent la toilette des femmes, entretiennent tant qu'ils peuvent, dans un misérable but de réclame, la défiance du Beau et le culte du commun.

XXII

La question des chapeaux ne serait pas traitée à fond si l'on n'y rattachait celle des fleurs artificielles. J'ai fait à cet égard, tout dernièrement, une découverte dont je vais m'empresser de faire profiter mes lecteurs.

Je commence par une anecdote.

J'ai le bonheur de vivre dans la dépendance d'une adorable petite fille de cinq ans, dont les yeux noirs, les cheveux blonds, la gentillesse et le bon cœur me

font tout simplement tourner la tête. Chaque jour, quand le temps est beau, elle va se promener au parc Monceaux ou au bois de Boulogne, avec sa bonne ou avec sa mère, et, comme elle a la passion des fleurs, chaque fois qu'elle sort, elle ne manque jamais de rapporter de gros bouquets à la maison.

C'est ainsi que j'ai déjà vu, tour à tour, ce printemps, dans les vases qui décorent la cheminée de ma bibliothèque, se succéder les violettes, les giroflées, les lilas, les pâquerettes ; j'en suis à la reine des prés, au seringa et au sureau. Il y a une quinzaine de jours, en rentrant chez moi, je trouvai ma fillette assise devant une table, tenant sa poupée sur ses genoux, et s'amusant à

éparpiller devant elle une masse de petites pâquerettes aux pétales roses.

J'en pris quelques-unes dans ma main.
Elles me parurent toutes languissantes.

— Tu devrais te hâter de mettre ces fleurs dans l'eau, ma chérie, dis-je à l'enfant. Elles sont sur le point de se faner.

La gamine se mit à rire.

— Oh! que papa est bête! dit-elle à sa mère. Il a cru que c'étaient des fleurs du bois de Boulogne : c'est madame Peyrot qui les a faites et qui me les a données ce matin.

Notez, lecteurs, que dès l'âge de seize ans j'étais un botaniste de première force, et que je n'aurais jamais pu admettre qu'il me serait possible un jour de confondre

une fleur artificielle avec une fleur naturelle.

La seule excuse que je puisse trouver pour expliquer une pareille bévue, c'est la perfection véritablement incroyable des fleurs que je tenais encore dans ma main, et que je flairais machinalement, comme si elles avaient pu exhaler un parfum quelconque. Chacune d'elles se penchait si mollement sur sa tige flexible, ses pétales étaient renversés en arrière sur eux-mêmes avec une telle apparence de vérité; enfin, il y avait dans toute leur confection tant de morbidesse, de souplesse, de vie, qu'un ruminant lui-même s'y serait laissé prendre et aurait allongé les lèvres pour les manger.

XXIII

Cette petite aventure me préoccupa pendant quelques jours à tel point que je voulus connaître madame Peyrot, dans le but avoué de la complimenter sur son talent. Il me suffit d'échanger quelques paroles avec elle pour acquérir la certitude qu'elle est une véritable artiste. Tout en causant, elle me montrait la flore, c'est une flore, dans la plus large acception du mot, renfermée dans ses cartons. Il y avait là de

quoi défrayer les loisirs d'un amant de la nature, comme je me flatte de l'avoir toujours été, et ceux de plus de cent femmes de goût, même ceux de tout admirateur du Beau, sous quelque forme qu'il se présente à ses regards; des groseilles en grappes, rouges et blanches, d'une fraîcheur et d'une acidité d'aspect à vous faire grincer les dents, des bouquets de baies du sorbier capables d'attirer les merles, des pensées d'une nuance, d'une fraîcheur de velouté qui dépassaient certainement celles qu'on rencontre dans les jardins, sur les plates-bandes. Je me rappelle, entre autres, une certaine fleur de nénuphar, toute large ouverte, avec sa longue tige onduleuse, et

qui était d'une beauté à dépasser tout ce qu'on peut imaginer.

J'ai dit que madame Peyrot était une véritable artiste. Si elle n'avait été fleuriste, elle aurait certainement été peintre. La nature l'a formée pour imiter, avec leur port, leur contexture, et leurs diverses attitudes, les formes les plus gracieuses du monde végétal. La première, elle s'est aperçue, en se promenant dans les jardins, que les fleurs du bon Dieu ne ressemblaient en rien à celles des fleuristes, qu'elles ne se tenaient pas toujours inflexiblement dressées toutes droites, comme si leurs tiges étaient soutenues par des fils de fer ; la première, elle a découvert que chaque végétal emprunte au milieu dans le-

quel il est destiné à vivre une certaine pose, un certain relief, des couleurs particulières, enfin un caractère pittoresque bien déterminé. Ainsi, la ronce, condamnée de toute éternité à projeter de toutes parts ses longues et folles branches, dans la pleine lumière du soleil, sur la lisière des bois, a une manière d'être flexible, tout en ayant ses feuilles parsemées de fine poussière, qui diffère essentiellement du nénuphar destiné à flotter sur les eaux mouvantes, se soutenant sur ses larges feuilles épaisses et maintenu en place par sa racine plantée dans la vase des rivières. De même, la marguerite n'a pas le port de la renoncule, de même encore la mauve ne se tient pas comme la digitale, le lis comme le pavot.

On pourrait répéter ces comparaisons à l'infini. Le véritable talent consiste à étudier, à saisir ces nuances, et à les reproduire dans leur plus rigoureuse vérité. Toutes les fleurs qu'on avait vues jusqu'ici sortant des mains des fleuristes réputées faussement « les plus habiles, » avaient invariablement un air d'apprêt, de sécheresse, qui sentait moins les champs que l'atelier.

Elles se tenaient bêtement dressées sur leurs fils de fer, avec leurs pétales sans fraîcheur, leurs étamines dures ; elles ne faisaient illusion à personne. Maintenant, chez madame Peyrot, et grâce aux moyens les plus simples, avec une palette riche en couleurs, un pinceau, des brindilles de pa-

pier, de tout petits morceaux d'étoffes légères, un petit pot de colle, d'imperceptibles tubes en caoutchouc, le tout, trituré il est vrai par les doigts de fée d'habiles ouvrières, les fleurs ont reconquis leur poétique prestance, leur charmant coloris, leur fraîcheur, l'éclat qu'elles doivent à leur sève et à la lumière. Elles revivent enfin dans toute leur grâce, toute leur souplesse. L'artiste n'a rien oublié de ce qui pouvait leur donner les apparences de la vie : feuilles légèrement enroulées et roussies sur les bords par la trop cuisante ardeur du soleil, grains de poussière, gouttelettes de rosée, insectes minuscules tapis sur les calices, les pattes écartées, tout y est, comme dans les champs

et les jardins. De tous les dons les plus ravissants que la nature a faits aux plantes, il ne manque à celles-ci que les parfums.

Ce qu'il y a certainement de plus singulier dans ce système de fleurs artificielles, c'est que chaque ouvrière, contrairement à ce que voudraient la routine, le bon sens vulgaire, n'a pas pour spécialité de confectonner une certaine fleur, un certain fruit, un certain genre de parure, mais passe toute sa vie attachée à quelque minime détail, ne connaissant, de son métier, rien autre chose, incapable même de s'intéresser à ce que sa voisine manipule. Ainsi, l'une fabrique les vrilles de certaines plantes, les stolons ; une autre, les étamines ; une troisième, les pétales ; une

quatrième, les calices. C'est l'artiste dirigeante et véritablement créatrice qui réunit tous ces matériaux épars, et les moindres objets qui étaient entrés dans ses mains à l'état rudimentaire, quand ils en sortent, ont toutes les apparences et tout le charme de la vie.

XXIV

Les fleurs artificielles ne constituent point, à elles seules, la coiffure des femmes. Elles en sont le plus gracieux, le plus poétique ornement, et pas autre chose. C'est tout un art que de les disposer sur le chapeau. Une femme qui a du goût et de l'intelligence, de même qu'elle ne s'en rapporte à personne pour soigner ses pieds, ses mains, et pour se coiffer, façonne ses chapeaux elle-même. Elle en achète les *car-*

casses en fabrique et les recouvre, à sa fantaisie, de soie, de velours, de plumes, de rubans, de fleurs et de dentelles. C'est une chose véritablement inouïe que l'élégance et la beauté de certains chapeaux de femme. Les plus *réussis* sont invariablement ceux qui ont été imaginés, médités, confectionnés, repris cent fois et cent fois retouchés par les personnes qui doivent les porter. Mais le moment est arrivé de traiter la question des voiles.

Les voiles se divisent naturellement en deux grandes catégories : ceux qui sont destinés à cacher le visage, ceux qui ont pour but de le faire valoir.

Les premiers ne sont guère portés que par les femmes décrépites, ou borgnes, ou

affligées de quelque hideuse maladie de la peau, et par les femmes qui ont, ou croient avoir un intérêt quelconque à ne pas être reconnues. Ils ne sont nécessairement jamais trop épais, trop sombres. Je ne m'en occuperai pas.

Les seconds sont le complément obligé de la coiffure de toute jeune et jolie femme. Destinés à préserver le teint des trop vives ardeurs du soleil, et, en même temps, à donner quelque chose de mystérieux, en les adoucissant, aux traits du visage, ils ne sont jamais assez clairs. Les plus élégants, les plus irrésistibles, lorsqu'ils sont portés par une jolie brune aux yeux noirs, sont les grands voiles de tulle blanc, aux mailles claires, dit *tulle illusion*. Je ne sais

rien de plus séduisant que de tels voiles. Ils enveloppent le chapeau et tout le visage, se nouent sous le menton par un nœud double, et le charme qu'ils prêtent aux traits les plus ordinaires est, tout simplement, idéal.

XXV

Je ne dirai pas de mal des voilettes qui, partant de la passe du chapeau, s'étendent devant le visage et descendent jusqu'au nez comme le plus léger, le plus transparent des masques. Si je leur préfère les grands voiles, c'est que je trouve les derniers plus poétiques, surtout lorsqu'ils sont doucement soulevés par le vent et que, derrière leur fin réseau, on voit briller une paire de grands yeux noirs. Ceci n'empêche pas les

voilettes d'avoir leur mérite. Ce mérite dépend beaucoup de la beauté de la personne qui abrite ses traits derrière elles.

Les femmes blondes et rousses, même celles qui, étant nées brunes, ont le tort de s'enlaidir de chignons jaunes, feront bien de s'abstenir de porter des voiles verts. Aux brunes tout sied ; elles relèvent toutes choses. Il n'y a guère que le blanc, le noir, le rose et le bleu dont les blondes puissent s'accommoder.

Les grosses femmes, dodues et joufflues, au corsage rebondi, aux hanches puissantes feront bien également de ne pas se coiffer de ces infiniment petits chapeaux de matelot, aux bords imperceptibles, que certaines marchandes de modes ont la manie d'im-

poser à toutes les têtes. Ces chapeaux ne conviennent qu'aux personnes maigres. Les mêmes femmes majestueuses feront encore bien de ne jamais se servir de leur tête comme d'une assiette à dessert en répandant dessus le contenu d'un panier de cerises. J'aime beaucoup ce joli fruit, mais c'est surtout quand je le rencontre partout autre part que sur les cheveux, teints ou non, des femmes de poids. J'en dis autant des prunes, des abricots, voire même des pêches et des citrouilles.

Maintenant que de fil en aiguille et de ligne en ligne, en suivant le précepte de La Bruyère, j'ai étudié la femme « depuis les pieds jusqu'à la tête, » ne lui ménageant ni les bons conseils ni les critiques

bienveillantes, je pense qu'il ne serait pas hors de propos, pour couronner l'œuvre, de m'occuper un peu des parfums.

XXVI

Les parfums sont aux femmes comme la rosée est aux fleurs, le chant aux oiseaux, les étoiles au ciel, une sorte de complément indispensable. — On pourrait presque dire « condiment. » Une jeune et jolie femme, bien mise, quand on la rencontre à la promenade, si elle veut qu'on la trouve d'une séduction complète, doit laisser sur sa trace une bonne odeur, une odeur exquise, particulière, qui la signale. La très-grande dif-

ficulté pour les femmes désireuses de plaire est de savoir trouver les parfums qui conviennent le mieux à leur genre de beauté, sans toutefois nuire à leur santé. Au risque de passer pour un esprit fantaisiste, je vais émettre à cet égard deux propositions qui contiennent, en germe, toute une théorie sur l'usage des parfums dans la toilette féminine.

La première, c'est qu'une femme, si elle est jeune, belle, intelligente, élégante, si elle a toutes les qualités du corps, du cœur et de l'esprit, comme doit l'être nécessairement ma lectrice, ne cherchera jamais à ressembler à une fleur, même à la plus délicieusement odorante, qui n'a qu'un parfum, mais à un bouquet de fleurs dont le

principal charme consiste dans la réunion d'une foule d'exquises odeurs. Cette femme emploiera donc un parfum particulier pour chaque partie de sa personne.

La seconde proposition contrarie légèrement la première. Elle résulte chez moi d'une profonde conviction. De même que certaines couleurs semblent faites tout exprès pour s'associer à la beauté de certaines femmes, de même, à tout genre particulier de beauté répond un parfum particulier. L'odeur qui convient à une brune n'est pas la même qui paraîtra devoir s'exhaler naturellement des vêtements, des cheveux et de l'haleine d'une blonde. Personne ne pourrait tracer de règles à ce sujet. Ce sont des choses qui ne s'analysent pas, mais qui se sentent.

Ceci soit dit sans la moindre intention de calembour. C'est donc à chaque femme qu'il appartient de trouver le parfum qui s'allie le mieux au caractère particulier de sa beauté.

Voici quelques principes généraux pour terminer :

1° Les parfums doivent être légers, pénétrants, rappeler toujours l'odeur des fleurs.

2° Il faut éviter le musc et le patchouli comme la peste.

3° L'eau de Cologne ne convient qu'aux portières et aux Allemandes.

4° Le jasmin d'Arabie, l'héliotrope, l'œillet, la rose, semblent faits tout exprès pour les grandes femmes aux cheveux noirs, au teint mat, aux lèvres rouges, aux

regards de flamme ; le fraisier, le muguet, la verveine seront judicieusement employés par les blondes aux cheveux dorés, aux yeux de barbeau.

Rien pour les chignons jaunes!

Paris, octobre 1872.



FIN

